

DERIGNY.

Ni père, ni mère, ni frère, ni sœur, mon général. Voici mon histoire, plus triste que longue. J'étais fils unique et orphelin ; j'ai été élevé par la grand'mère de ma femme, qui était orpheline comme moi ; la pauvre femme est morte ; j'avais tiré au sort ; j'étais le dernier numéro de la réserve ; pas chance d'être appelé. Madeleine et moi nous restions seuls au monde, je l'aimais, elle m'aimait ; nous nous sommes mariés ; j'avais vingt et un ans ; elle en avait seize. Nous vivions heureux, je gagnais de bonnes journées comme mécanicien menuisier. Nous avions ces deux enfants qui complétaient notre bonheur ; Jacquot était si bon que nous en pleurions quelquefois, ma femme et moi. Mais voilà-t-il pas, au milieu de notre bonheur, qu'il court des bruits de guerre ; j'apprends qu'on appelle la réserve ; ma pauvre Madeleine se désole, pleure jour et nuit ; moi parti, je la voyais déjà dans la misère avec nos deux chérubins ; sa santé s'altère ; je reçois ma feuille de route pour rejoindre le régiment dans un mois. Le chagrin de Madeleine me rend fou ; je perds la tête, nous vendons notre mobilier, et nous partons pour échapper au service ; je n'avais plus que six mois à faire pour finir mon temps et être exempt. Nous allons toujours tantôt à pieds, tantôt en carriole ; nous arrivons dans un joli endroit, à vingt lieues d'ici ; je loue une maison isolée où nous vivions cachés dans une demi-misère, car nous ménagions nos fonds, n'osant pas demander de l'ouvrage de peur d'être pris ; ma femme devient de plus en plus malade ; elle meurt (la voix de Dérigny tremblait en prononçant ces mots) ; elle meurt, me laissant ces deux petits à soigner et à nourrir. Pendant notre séjour dans cette maison, tout en évitant d'être connus, nous avions pourtant toujours été à la messe et aux offices les dimanches et fêtes ; la pâleur de ma femme, la gentillesse des enfants attiraient l'attention ; quand elle fut plus mal, elle demanda M. le curé, qui vint la voir plusieurs fois, et, lorsque je la perdis, il fallut faire ma déclaration à la mairie et donner mon nom ; trois semaines après, le jour même où je venais de donner à mes enfants mon dernier morceau de pain et où j'allais les emmener pour chercher de l'ouvrage ailleurs, je fus pris par

les gendarmes et forcé de rejoindre sous escorte, malgré mes supplications et mon désespoir. Un des gendarmes me promit de revenir chercher mes enfants ; j'ai su depuis qu'il ne l'avait pas pu de suite, et que plus tard il ne les avait plus retrouvés. Arrivé au corps, je fus mis au cachot pour n'avoir pas rejoint à temps. Lorsque j'en sortis, je demandai un congé pour aller chercher mes enfants et les faire recevoir enfants de troupe ; mon colonel, qui était un brave homme, y consentit ; quand je revins à Kerbinac, il me fut impossible de retrouver aucune trace de mes enfants ; personne ne les avait vus ; je courus tous les environs nuit et jour, je m'adressai à la gendarmerie, à la police des villes ; je dus rejoindre mon régiment et partir pour le Midi, sans savoir ce qu'étaient devenus ces chers bien-aimés. Dieu sait ce que j'ai souffert. Jamais ma pensée n'a pu se distraire du souvenir de mes enfants et de ma femme. Et, si je n'avais conservé les sentiments religieux de mon enfance, je n'aurais pas pu supporter la vie de douleur et d'angoisse à laquelle je me trouvais condamné. Tout m'était égal, tout, excepté d'offenser le bon Dieu. Voilà toute mon histoire, mon général ; elle est courte, mais bien remplie par la souffrance.

XVI.

PREMIÈRE INQUIETUDE PATERNELLE.

Jacques et Paul avaient écouté parler leur père sans le quitter des yeux ; ils se serraient de plus en plus contre lui ; quand il eut fini, tous deux se jetèrent dans ses bras ; Paul sanglotait, Jacques pleurait tout bas. Leur père les embrassait tout à tour, essayait leurs larmes.

« Tout est fini à présent, mes chéris ! plus de malheur, plus de tristesse ! Je serai tout à vous, et vous serez tout à moi.

— Et maman Blidot, et tante Elfy ? dit Jacques avec anxiété. Est-ce que nous ne serons plus à elles ?

DÉRIGNY.

Toujours, mon enfant, toujours. Vous les aimez donc bien ?

JACQUES.

Oh ! papa, je crois bien que nous les aimons ! elles sont si bonnes, si bonnes que c'est comme maman et vous. Vous reste-